

Jérôme Lejeune

Biographie

Anne Bernet

Presses de la Renaissance, 2004.

Notes personnelles :

Le style d'Anne Bernet nous fait rentrer dans le quotidien de la personne, donc dans une foule de détails insignifiants qui m'exaspéraient au début, mais qui au bout de quelques centaines de pages nous rendent la personne décrite étonnamment familière : on ne s'étonne plus qu'il ait oublié ses lunettes chez lui quand un sujet d'importance le préoccupait...

Quant à Jérôme Lejeune, que dire si ce n'est que c'était un génie, qui ne souciait pas de le devenir ou de le faire reconnaître : il était dans une autre dimension !

Marcelle Lermat, de famille fortunée, épouse Pierre Lejeune, qui reprend plus par devoir que par plaisir ou par compétence l'affaire familiale de vente de spiritueux dans Paris. Naîtront, après dix années d'attente, trois garçons : Philippe, brillant et artiste, Jérôme, discret et besogneux, et Rémy. Jérôme naquit le vendredi 13 Juin 1926, peu après le décès de son grand-père Louis Lejeune, et fut baptisé le 19 sous le nom de Jean-Louis-Marie-Jérôme.

Jérôme grandit entre Montrouge, maison familiale et commerce, et Etampes, maison secondaire à la campagne. Jérôme grandit dans l'ombre de son frère : on ne remarque pas qu'il est intelligent, parce que son frère aîné est brillant... C'est son grand-père Hector Lermat, vétérinaire, qui remarqua son goût pour les sciences et l'associa à ses tournées de soin quand il le pouvait. Mais l'enfance de Jérôme prit fin le 1er Septembre 1939, date de la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne. Pierre Lejeune était d'une probité et d'un sens du devoir au-dessus de tout soupçon et il se trouva fort malgré lui en devoir de reprendre la Mairie d'Etampes à l'arrivée des Allemands en 1940, car il était lettré et bilingue français-allemand ; on tentera plus tard de le faire passer pour collabo, on l'incarcéra même, sans succès durable mais non sans l'avoir bien fait souffrir et avoir menacé sa famille. Jérôme resta marqué par sa lecture du *Médecin de campagne* de Balzac et par la figure du bon docteur Benassis, et pensa pour cela devenir médecin plutôt que vétérinaire... Médecin de campagne, idéalement, pour exercer l'amour du prochain. Il croisa de près une autre figure de médecin, en la personne du médecin major de l'armée allemande qui prit ses quartiers chez les Lejeune, et rentrait parfois démuni de n'avoir pas pu sauver ses blessés qui gisaient parfois sur des brancards jusque dans le jardin des Lejeune. Le sang des hommes a dans tous les pays la même couleur ; et le médecin ne sauve pas toujours. Jérôme connut la faim et les privations, même si Tante Charlotte, la sœur de Pierre, utilisait sans compter sa fortune en achats au marché noir... Les trois garçons montèrent une troupe de théâtre durant l'Occupation, pour utiliser leurs talents à égayer la situation. Jérôme commença ses études de médecine en 1944, faisant les trajets en train ou à vélo, selon les circonstances... Doué, il tenta l'internat avec un an d'avance, et y échoua en 1949 ; donc il prit comme résolution de travailler davantage à la bibliothèque Ste Geneviève qu'à Etampes ; et c'est là qu'un jour il s'assit à côté d'une demoiselle aux cheveux noirs et à l'accent curieux... et qu'ils eurent l'un pour l'autre le coup de foudre. Au point de se parler hors de la bibliothèque et de prendre l'habitude de s'asseoir pour étudier l'un à côté de l'autre. Birthe Bringsted était danoise, de Kerteminde, et étudiait le français. Jérôme devait pouvoir poser sa plaque et commencer à travailler pour faire bouillir la marmite au plus tôt : mais il échoua une seconde fois à l'internat ! Il le présenta une troisième et dernière fois, mais le matin des épreuves, il fut distrait et manqua de descendre au bon arrêt de métro, dut faire demi-tour... pour trouver la porte close pour les épreuves car il était en retard... Mais manquer l'internat, c'était « juste » ne pas pouvoir commencer à exercer et à être payé, pas être empêché de passer l'externat et d'être médecin. Il passa une partie de l'été 1950 au Danemark « chez des amis »... et au retour il annonça que ses amis se

résumaient à une jeune fille qu'il souhaitait épouser. Il lui restait un an d'étude et quinze mois de service militaire à effectuer (qu'il fera en Allemagne), donc il pensait se marier été 52. Il soutint sa thèse le 15 Juin 1951 et fut reçu avec une belle mention. Un de ses professeurs, Raymond Turpin, lui proposa dans l'après-midi même de rejoindre son laboratoire de génétique pour travailler sur le mongolisme (« Down's syndrome »). Cela n'enchantait pas Jérôme Lejeune ; mais le lendemain il acceptait, parce que c'était la seule promesse d'embauche rapide qui se présentait à lui ! Et Birthe venait de lui dire qu'elle acceptait de se convertir au catholicisme, ce qui était une autoroute pour le mariage ! Birthe (= Berthe) finissait par plaire aux parents de Jérôme, qui avaient longtemps battu froid ce projet de vie. Birthe adhéra au catholicisme à Paris le 15 Mars, et se fiança à Jérôme le 16. Jérôme fut libéré de ses obligations militaires le 11 Avril, et partit se marier au Danemark à Odense, dans la petite paroisse catholique de la région, près de sa belle-mère, le 1er Mai 1952. Les jeunes mariés emménagèrent Rue Galande à Paris, dans un immeuble en piteux état appartenant à son père et où résidaient déjà Philippe et son épouse. Jérôme était stagiaire en recherche au CNRS dans le laboratoire du Professeur Turpin depuis le 2 Juin... Anouk naquit en Janvier 1953 ; et en Mars mourrait le grand-père Lermat en disant à 87 ans : « J'ai eu une vie heureuse. Je lui reproche seulement d'avoir été trop courte. » En 1954, Jérôme obtenait son certificat de génétique. Damien naquit en Avril 1955 ; Karin en Février 1957. En plus du mongolisme, le laboratoire de Turpin travaillait sur les conséquences génétiques de la radioactivité ; ce sera d'abord en tant que spécialiste de cette question que Jérôme Lejeune se fera connaître au niveau international : OMS à Genève en Avril 1957, ONU à New York en Juin de la même année (où il put parler discrètement à la Docteur Arsenieva venue d'URSS de ses progrès en méthodes de recherche génétique ; et où il commença de refuser les avances des laboratoires américains qui pourtant lui promettaient des ponts d'or). Mais dès Janvier 1958, il faut bien se rendre à l'évidence, son père Pierre se meurt d'un cancer au poumon ; dès lors, il éprouve que « la vue de la souffrance de ceux qu'on aime est insupportable » ; mais il estimera de son devoir de fils et de médecin d'accompagner son père jusqu'à son agonie ; et il en ressortira marqué pour toujours. Depuis 1956, on savait photographier les chromosomes ; il améliore la technique de coloration ; et en 1958 il fait le caryotype d'un enfant mongolien : il compte 3 chromosomes 21 ! L'enfant n'a pas un chromosome en moins, comme il le pensait : il a un chromosome en trop ! Lejeune veut le clamer, mais Turpin modère ses ardeurs : il ne faut pas se rater sur ce coup-là, il faut présenter un travail académique irréprochable, quitte à y perdre du temps. Jérôme Lejeune participe donc encore à des congrès de radiothérapie... sans pouvoir dire un mot sur sa découverte en génétique... et cela le ronge, mais la fidélité à son maître lui sert de guide. Même s'il n'y a pas l'ombre d'une solution, un remède probable en terme de protéines, la découverte est quand même notable, car c'est la découverte de la première maladie génétique humaine : elle pourrait lui valoir le Prix Nobel ! En Janvier 1959, Turpin fit une communication à l'Académie des sciences sur l'existence de ce chromosome surnuméraire ; puis il attendit des réactions internationales le confortant ; et le 16 Mars, il fit une déclaration co-signée de Lejeune et Marthe Gautier à l'Académie de médecine. C'est cette déclaration qui comportait tous les éléments factuels qui mit au jour cette découverte majeure. Les Anglais réagirent dans le Lancet, furieux de se voir coiffés au poteau et tentant de faire valoir qu'ils avaient trouvé cela avant, puisqu'ils y travaillaient ; mais en vain.

Lejeune travailla ensuite à fonder un vocabulaire et un argumentaire. Il travailla à remplacer le terme « mongolien » par le terme « trisomique 21 », désignant ainsi une maladie et non une tare. Il lui fallait aussi maintenant comprendre les métabolismes perturbés et tenter de bloquer les effets du chromosome surnuméraire. Le 24 Juin 1960, le Professeur Lejeune présentait son second Doctorat : après celui de Médecine en 1951, il présentait celui de Docteur ès Science en Génétique. ...Mais toujours pas de Nobel, ni en 1959, ni en 1960, ni du reste jamais... En 1963, il devient directeur de recherche au CNRS, avec promesse d'ouvrir pour lui une chaire en génétique. Il participe à la découverte d'autres maladies génétiques : « le syndrome du cri du chat » qui est la délétion des bras court du chromosome 5, la trisomie 47, ou le X faible qui est une détérioration d'une extrémité du chromosome X, etc.

Lors d'un voyage en Terre Sainte, en 1967, dans une chapelle sur les bords du lac de Tibériade, vécut une expérience mystique de la Présence Réelle de Jésus dans l'Eucharistie. Il est rempli de force, et repense à cette phrase latine citée par son père : *Et si feffelitur, de genu pugnat / Et s'il {le Légionnaire} vient à tomber, il combat {encore} à genoux*. Puis il y eut la crise de Mai 1968, durant laquelle Lejeune parvint à se faire respecter et à poursuivre ses recherches. Lors d'un séjour aux USA en 1969, il se rend compte que l'on envisage là-bas de supprimer les enfants trisomiques détectés *in utero* : Jérôme Lejeune vacille, il réalise que sa découverte sera dévoyée ! C'est du racisme chromosomique, un reniement de la charte médicale du *primum non nocere*. Il comprend alors que s'il dit ce qu'il pense et protège les trisomiques, il peut dire adieu à sa carrière scientifique : et il décide de... parler ! Les paroles du Christ au Jugement Dernier lui reviennent : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que vous l'avez fait ! » Il prend la parole en tribune : l'embryon est un être de l'espèce humaine ; point. Et quelques semaines plus tard à l'ONU, en redescendant de la tribune, il écrira à sa femme : « Aujourd'hui, j'ai perdu mon prix Nobel de médecine ! » A la question de savoir s'il n'est pas plus charitable de supprimer les trisomiques avant leur naissance, il répond qu'il serait charitable de s'investir à trouver un remède à la maladie ; il faut faire davantage... Et il se construit un vocabulaire pour prendre la parole : il parle de « l'euthanazi » ; les arguments pour l'avortement sont les mêmes que celles des esclavagistes américains jadis, à savoir que ce ne sont pas des hommes ; l'enfant n'est pas plus du corps de la femme qu'un auto-stoppeur n'est le conducteur de l'automobile ; l'IVG est une Interruption de Vie Gênante ; une femme qui avorte repart sans son enfant mais pas sans ses soucis ; le RU486 est un pesticide humain.

En 1973, l'avortement est légalisé aux USA ; cela ne laisse rien présager de bon pour la France. Il répond à l'appel de Mme Geneviève Poullot, héroïne de la Résistance, qui sait pour l'avoir vécu qu'il faut donner un soutien matériel aux femmes pour qu'elles puissent choisir de garder leur enfant, dans l'Association Laissez-les vivre. Il prend la parole sur les plateaux de télévision, dans les magazines, etc. Mais il reste blessé par le silence des clercs de l'Eglise de France ; la Loi Weil dépanalisant l'avortement sera votée le 15 Décembre 1974. C'est le Pape qui fera mieux que cela, en le convoquant à être membre de l'Académie Pontificale des Sciences. En 1975, il rencontre la Docteur Wanda Potalswka, psychiatre, rescapée de Ravensbrück, et qui faisait partie de l'institut cracovien de la famille lancé par l'archevêque Karol Wojtyla..., qui lui dit que la Pologne s'apprête elle aussi à autoriser l'avortement. En France, il gêne ; il perd ses amis ou plutôt ses connaissances ; et il subit plusieurs contrôles fiscaux... Il reçoit tout de même les palmes académiques en 1976. Mais il n'a plus de budgets pour ses recherches. Il se console en regardant ses enfants se marier et ses petits-enfants naître. Le 16 Octobre 1978, le Cardinal Wojtyla est élu Pape et prend le nom de Jean Paul II ; Jérôme Lejeune ne l'a encore jamais rencontré, mais il sait qui il est. Le 13 Mai 1981, il est invité à déjeuner avec le Pape ; et au sortir de l'avion à Paris, il apprend qu'on lui a tiré dessus quelques heures après leur séparation ; il en fait des calculs biliaires qui vont le faire souffrir et communier aux souffrances du Pape. Le 23 Juin 1982, il fait son entrée à l'Académie des sciences morales et politiques de France, et reçoit une épée dont les ornements ont été dessinés par son frère Philippe : une double hélice d'ADN, un parchemin avec écrit dessus sa devise *Deo juvante*, un microscope et un télescope. S'il perdait tout en France parce qu'il était médecin catholique... eh bien il parlerait désormais en catholique médecin ! Il se fit le conseiller du Pape, répondit à l'appel du Roi Baudouin pour le conseiller, etc.

Le 7 Août 1988, il reçut un coup de téléphone d'un avocat américain : il se jouait à Maryville, Tennessee, un procès dont l'enjeu était le sort d'embryons congelés. Le père, après son divorce, ne voulait plus en entendre parler ; la mère était prête à renoncer à son droit et à les faire adopter par d'autres femmes pour qu'ils vivent. C'était le Jugement de Salomon qui se répétait. Le Professeur Lejeune, après avoir décliné tous ses titres pour faire valoir l'autorité de sa parole, dit que les embryons étaient des êtres humains et que la congélation ne faisait que ralentir leur rythme vital, dans une *concentration can*. Procès gagné, qui fut renvoyé en appel, où ils seront considérés non comme des personnes mais comme des biens meubles (comme les esclaves !).

Puis Jérôme Lejeune entreprit de se pencher sur le Linceul de Turin, et entendit parler du Codex de Pray qui établissait historiquement que la datation au Carbone 14 n'avait aucune valeur.

Il médite le mystère de la Visitation : la Vierge Marie n'est enceinte que depuis quelques jours mais cela suffit à ce que Jean-Baptiste tréssaille *in utero* : le Messie n'est pas encore un fœtus !

Il s'intéresse aux calculs de Robert Sinnot sur la signification astronomique de « l'étoile des Mages », qui serait la conjonction Vénus-Jupiter (Amour et Royauté) au-dessus de la Palestine, calculable un an-et-demi avant ladite conjonction réelle...

En Août 1993, le Docteur Potalswka suggère au Pape de créer une Académie de médecine spécialisée pour la défense de la vie ; et Jean Paul II pense alors à Jérôme Lejeune pour la présider. Mais en Septembre 1993, le Professeur Lejeune se sent épuisé, il a du mal à respirer ; il fait une batterie de tests cardiaques, mais c'est en entendant sa propre toux qu'il établit son propre diagnostic : cancer du poumon, comme son père... Il se le fait confirmer par un cancérologue confirmé qui est aussi un ami, le Professeur Lucien Israël : le cancer est déjà très avancé, et l'issue est fatale ; tout au mieux peut-on prolonger ses jours au prix d'une chimiothérapie. Le Professeur Lejeune accepte, et dit à sa famille que dans six mois il sera sauvé ou mort, ce qui renvoie à Pâques la date fatidique, et tente de les reconforter. Averti, le Pape refusa de le démettre de ses fonctions, ce qui fit dire à Jérôme : « Je mourrai en service commandé ! » Au début de la Semaine Sainte, il accepte de recevoir les derniers sacrements, et il ordonne à ses proches de ne pas le veiller la nuit : en fait, il avait gardé de si terribles souvenirs de l'agonie de son père qu'il ne veut pas imposer cela à ses proches. Le médecin de garde passera toute la nuit à lui tenir la main, ne pouvant pas se résigner à laisser un confrère agoniser seul. Au matin de Pâques 1994, Jérôme Lejeune rendit son âme à Dieu.